Johannes Kramer

3.2. Contrepoint : ce que j'aurais fait différemment dans le DÉRom

Si quelqu'un posait la question de savoir comment on doit définir la langue italienne, la réponse serait très simple :¹ avec cette dénomination on se réfère à la langue dont la communauté humaine de la péninsule italienne se sert pour la communication. Il est évident que normalement toutes les variétés spécifiques sont intégrées dans cette dénomination, non seulement la langue parlée, mais aussi la langue écrite, non seulement la langue élevée, mais aussi la langue basse, non seulement la langue normée, mais aussi la langue dialectale : le napolitain est un dialecte italien, et le manœuvre analphabète sans aucune éducation parle une variété d'italien, de la même manière que l'homme de lettres extrêmement cultivé se sert de l'italien. *Mutatis mutandis* la même situation vaut pour l'espagnol, l'allemand, le russe : le nom de la langue indique toutes les variétés particulières, et si l'on veut nommer une empreinte spécifique de la langue on doit ajouter un adjectif.

La situation est un peu différente dans le cas des langues où l'écart entre la forme écrite et la forme orale est très grand, à l'instar de l'anglais ou du français. Dans ces cas, la forme écrite est basée sur une phase plus ancienne de la langue. La graphie française reflète *grosso modo* le français du 12^e siècle, et l'étranger qui étudie le français doit apprendre une forme écrite qui reproduit vaguement une phase de l'ancien français et une forme orale d'une structure complètement divergente qui est le français parlé de notre siècle (Kramer 2010, 111–116). De toute façon, les deux variétés sont reliées par une relation difficile, mais elles ne sont pas séparables – qui apprend le français, doit apprendre simultanément les deux variétés, écrite et orale, et aucun spécialiste en didactique n'aurait l'idée de planifier un cours du seul français oral. Peut-être que ce caractère historique de l'orthographe française est un facteur qui oriente particulièrement l'attention des chercheurs français vers les diversités profondes entre la forme écrite et la forme orale d'une langue, mais naturellement cela n'est qu'une conjecture vague.

Il va de soi que les observations qui concernent les langues modernes sont applicables au latin aussi : la langue latine forme une totalité inséparable, mais cette totalité se subdivise en segments particuliers complémentaires, comme le

¹ Nos remerciements les plus chaleureux s'adressent à Jean-Loup Ringenbach (ingénieur d'étude au CNRS, ATILF, Nancy) pour la révision stylistique de notre texte.

latin archaïque, médiéval, poétique, artificiel, solennel, familial. Le latin appelé *classique* employé par Cicéron se manifeste autrement que le latin de Salluste ou de saint Augustin, et le latin proche de la langue vulgaire utilisé dans les parties dialogiques de la *Cena Trimalchionis* pétronienne est d'une tout autre nature que le *sermo humilis* de la Vulgate ou le récit du pèlerinage aux lieux saints que la religieuse Égérie – pieuse, mais peu cultivée – a écrit pour ses consœurs au couvent (du reste le seul texte latin volumineux écrit par une femme que nous possédions). Mais tous ces textes restent toujours latins, et latine est la langue parlée que nous pouvons reconstruire à travers des analyses de textes de la sous-norme, mais aussi à travers des rétroprojections de faits romans. Tout aspect de l'éventail multicolore antique qui continue la langue de Rome a droit à l'appellation *latin*, la spécification résidant dans l'adjectif qui l'accompagne.

Les études romanes ont trop souvent commis l'erreur de partir de l'idée de deux systèmes différents, le système du latin dit classique et le système du latin dit vulgaire. Dans le manuel d'ancien français de Hans Dieter Bork (1973), à travers lequel des générations de débutants se sont initiés aux mystères de la grammaire historique, on trouve toujours l'opposition entre *klassisches Latein* et *Vulgärlatein* (Bork 1973, 30), donc entre latin classique et latin vulgaire : latin classique *nōctēm*, latin vulgaire *nókte* (disparition du système vocalique basé sur les quantités ; *-m* > *ø*). À vrai dire, il s'agit de deux processus phonétiques différents séparés par plus d'un demi-millénaire : au premier siècle avant Jésus-Christ, la forme *nóktē*, avec un *o* bref, en même temps ouvert, et un *e* nasalisé, appartenait tant au latin cultivé qu'au latin vulgaire. Au cinquième siècle après Jésus-Christ, dans la forme parlée quotidienne on disait *nókte*, avec un *o* tonique ouvert de longueur moyenne, donc ni nettement bref ni nettement long, et avec un *e* dénasalisé ; dans la langue formelle, les cercles cultivés s'efforçaient de conserver l'ancienne prononciation *nóktē*, de la même manière que certains puristes français s'efforcent de conserver la différence entre *a* antérieur ([a], *patte*) et *a* postérieur ([ɑ], *pâte*) qui a pratiquement disparu de la langue quotidienne. Pourtant, des générations d'étudiants ont appris par cœur des formules rabâchées comme « lat. cl. *vetulus* > lat. vulg. *veclus* > it. *vecchio*, fr. *vieux*, esp. *viejo* ».

La vérité historique se présente d'une autre manière. Si nous entendons par *latin vulgaire* la langue parlée de tous les jours non influencée par des considérations correctrices, cette variété du latin a existé depuis le commencement de la tradition. À vrai dire, pour l'histoire des langues romanes, seul le dernier stade du latin parlé est décisif (Battisti 1949, 23), c'est-à-dire le latin vulgaire de l'Antiquité tardive, entre 475 et 600 après Jésus-Christ. Naturellement, il y a des époques précédentes du latin vulgaire (Kramer 2007, 20), mais ces époques n'ont pas de conséquences directes sur les langues romanes. Le latin vulgaire

de l'Antiquité tardive ne doit pas se positionner en opposition au latin écrit de cette période, lequel de son côté oscille entre un style archaïsant avec figures linguistiques de haute sublimité et un style bas qui s'approche de la langue parlée sans pour autant l'imiter fidèlement. Tout au contraire, tant le latin parlé que les diverses manifestations du latin écrit appartiennent au diasystème diatopique, diastratique, diaphasique et diachronique du latin, du latin tout court (Windisch 2012, 422).

En ce qui concerne le latin vulgaire de l'Antiquité tardive, nous en possédons beaucoup de reflets dans les sources écrites, qui sont facilement accessibles dans des anthologies spécialisées (Diaz y Diaz ²1962 ; Diehl 1910 ; Ilicu/Slusanski 1991 ; Kramer 1976 ; 2007 ; Pisani ³1975 ; Rohlfs ²1956). Bien sûr, ces attestations offrent une graphie contemporaine, c'est-à-dire la graphie latine de l'époque, et nous devons interpréter cette graphie sur la base de nos connaissances de la phonétique historique du latin. Un exemple : le graphème <c> correspond au phonème /k/, réalisé comme [k] vélaire devant consonne et voyelle vélaire, et comme [kʲ] légèrement palatalisé devant voyelle palatale, de la même manière qu'en grec moderne, le graphème <κ> qui représente le phonème /k/ se réalise comme [k] vélaire devant voyelle vélaire et comme [kʲ] légèrement palatalisé devant voyelle palatale : καλός [ka'los] 'bon', mais κενός [kʲɛ'nɔs] 'vide' (dans quelques dialectes du grec moderne, on trouve le développement ultérieur [kʲ] > [tʃ] > [ts] que l'on connaît bien dans l'histoire des langues romanes, donc κενός > [tʃɛ'nɔs] ou [tsɛ'nɔs], Thumb 1910, 15 § 17).

Bien sûr, on doit savoir quelle graphie du 5^e siècle rend quelle prononciation contemporaine : le digraphe <ae> correspond à la prononciation [ɛ] qui a supplanté la diphtongue classique [ae], les voyelles longues et brèves ont perdu les nuances quantitatives pour arriver à la seule distinction des timbres, le *b* et le *v* intervocaliques se sont confondus, la nasale avant *s* a disparu etc. Mais quiconque connaît les règles de la graphie latine n'a pas besoin d'une transcription phonétique ou phonologique (laquelle logiquement manque dans tous les dictionnaires latins), parce que la graphie latine est au fond une graphie phonologique, même au cinquième siècle après Jésus-Christ. On pourrait même aller plus loin : toute transcription phonologique de mots latins obscurcit la différence entre faits attestés et conjectures plus ou moins certaines, ou, dit brièvement, les transcriptions phonologiques de mots latins ne servent à rien et peuvent même obscurcir des réalités en fait indiscutables.

Si les sources antiques font défaut, nous devons recourir à une autre source pour notre connaissance du latin parlé de la période entre 475 et 600 après Jésus-Christ, c'est-à-dire à la reconstruction de mots latins à partir des langues romanes médiévales ou modernes. Mais, je le répète, c'est seulement une des sources, et, pour être tout à fait sincère, une source qui me semble de seconde

qualité, vers laquelle on doit se tourner seulement si les sources de première qualité, les textes latins, manquent.

Comment devons-nous noter cette reconstruction ? On pourrait naturellement opter pour une transcription phonétique ou phonologique, une procédure légitime, mais une procédure qui aurait pour conséquence une double transcription, d'un côté en écriture latine conventionnelle dans le cas des mots attestés et de l'autre côté en transcription API dans le cas des mots reconstruits. Il serait beaucoup plus simple d'employer systématiquement la graphie latine. Parce que l'orthographe latine est de nature phonologique, on pourrait l'employer pour les éléments reconstruits sans perdre aucune information : la notation **montanea* ou même **mōntānĕă* offre la même information scientifique que la transcription phonologique /mon't-ani-a/ (cf. Celac 2012/2013 in DÉRom s.v.) ou la transcription phonétique [mon'tanja]. Du reste, c'est par pur hasard que **montanea* n'est pas attesté. Alfred Ernout et Antoine Meillet (¹⁹⁸⁵, 413) donnent l'explication suivante : « **montānea*, féminin d'un adjectif **montāneus* (non attesté dans les textes, mais dont existe le dérivé *montāniōsus*, Gromat., Auct. Rei Agr.), M. L. 5666, qui est à *montānus* comme *compāneus* (-*nius*) à *campānus* ; cf. aussi *terrāneus* ». Il est vrai que dans les textes antiques, on ne trouve que la tournure *in montaniosi loco* (Gromat., 331, 20), mais les textes médiévaux offrent abondamment *montanea* ou *montania* à partir du 9^e siècle. Naturellement, on ne peut pas décider s'il s'agit de l'apparition d'un terme tenu jusqu'ici à l'écart de la langue littéraire ou de la latinisation d'un mot roman, mais cela ne change rien au fait que **montanea* a existé en latin vulgaire, et pour le postuler, nous n'avons pas besoin de la rétroprojection du type roman *montagna*, *montagna*, *montaña*, *montanha* etc.

En fin de compte, pourquoi s'éloigner de la vieille tradition d'écrire les mots latins avec les caractères latins habituels ? On peut ajouter çà et là, si nécessaire, les quantités que les voyelles avaient dans le passé historique du latin à une distance temporelle de 500 ans par rapport au passage du latin aux langues romanes, naturellement en pleine conscience du fait que le latin vulgaire de l'Antiquité tardive ne connaissait plus de quantités vocaliques. On ne doit pas prendre les romanistes pour plus bêtes qu'ils ne sont : personne n'a jamais cru « que l'ancêtre commun des langues romanes connaissait des oppositions de quantité », comme insinuent Éva Buchi et Wolfgang Schweickard (2011a, 308), mais on se sert de la graphie avec l'indication de brèves et de longues seulement parce qu'elle est commode – tout romaniste sait comment ces indications doivent être interprétées quand il s'agit du latin vulgaire de l'Antiquité tardive, prédécesseur des futures langues romanes.

Les auteurs du DÉRom se donnent de la peine avec la notation phonologique des mots protoromans et discutent par exemple la nature phonématique du <f>

latin, qui est pour eux une fricative bilabiale (Buchi & Schweickard 2011b, 630) – c'est possible, mais pas du tout évident (cf. Bassols de Climent ^s1992, 180–181 § 244, qui plaide, comme la plupart des manuels, pour une fricative labiodentale). Par contraste, toutes les formes des langues romanes sont citées dans la version traditionnelle qu'offre l'orthographe conventionnelle. À titre d'exemple, pour la reconstruction protoromane */'ɸak-e-/ , le soi-disant « corrélat » du latin *facere*, on cite roum. *face*, it. *fare*, fr. *faire*, cat. *fer*, esp. *hacer*, port. *fazer* etc. (Buchi 2009–2014 in DÉRom s.v. */'ɸak-e-/) – c'est-à-dire que tous les mots romans sont écrits en graphie conventionnelle, laquelle obscurcit bien souvent la vraie prononciation, comme tous les romanistes savent très bien, pour ne pas parler des formes historiques de l'ancien français, de l'occitan médiéval ou de l'espagnol de la *Reconquista*, qui exigent une transposition phonétique et phonématique assez difficile. Si l'on renonce à la notation des étymons conforme aux principes de l'orthographe latine en utilisant seule la forme reconstruite du protoroman, on devrait sans doute appliquer la même méthode de transcription, c'est-à-dire la notation phonologique, aux mots romans.

L'indication des formes dans le DÉRom est le résultat de deux concepts au fond inconciliables. On devrait comparer ou bien une forme orale reconstruite pour l'Antiquité avec des formes orales des langues romanes modernes, ou bien une forme indiquée dans l'orthographe latine traditionnelle avec les mots romans écrits dans les orthographe respectives – *tertium non datur*, parce qu'on ne peut pas confronter des reconstructions phonologiques du protoroman avec les manifestations graphiques des langues romanes. Je ne peux qu'insister sur l'observation très juste d'Alberto Varvaro (2011b, 627) : « sia il latino che le lingue romanze sono sempre stati un complesso di varietà diamesiche, diatopiche, diastratiche e diafasiche, come tutte le lingue naturali. Sia del latino che delle lingue romanze del passato noi conosciamo solo qualche dimensione, in genere quella alta, che più facilmente trova la via per la registrazione scritta. La situazione della documentazione latina e di quella romanza è identica : non c'è alcuna ragione per trattare la prima diversamente dalla seconda ».

Alberto Varvaro ajoute : « gli studiosi del protoromanzo dovrebbero usare solo espressioni romanze orali di oggi » (2011a, 301), naturellement en notation phonématique. Du point de vue scientifique, cette proposition est très juste, mais d'autre part, il est clair que l'adoption d'un tel système diminuerait l'utilité du DÉRom et le rendrait même inutilisable pour tous ceux qui ne sont pas spécialistes en la matière. En tout état de cause, la justification qu'Éva Buchi et Wolfgang Schweickard donnent comme excuse pour leur procédé est vraiment inconsistante : « le transcodage systématique, pour les vingt idiomes obligatoires du DÉRom, entre code écrit et code oral ne nous semble pas une tâche prioritaire à assigner aux rédacteurs » (Buchi/Schweickard 2011a, 308). La lecture

correcte de la vingtaine de formes romanes serait donc laissée à la formation romanistique d'un public qui doit savoir par cœur le fonctionnement des règles de prononciation de l'engadinais, du catalan, du galicien, du moyen français ou de l'ancien espagnol. Les initiateurs du DÉRom poursuivent (ibid.) : « si cette manière de faire nous semble acceptable pour la notation des *explicanda*, qui existent en dehors du DÉRom et forment un matériel ni contesté ni problématique, nous pensons en revanche devoir être plus exigeants sur l'écriture des *explicantes*, les étymons protoromans reconstruits, qui forment les résultats de recherche les plus immédiats et les plus importants du projet et doivent donc être clairement énoncés sous une forme accessible à tous les linguistes (ce qui explique l'utilisation de l'alphabet phonétique international) ». Cette procédure est antiéconomique et même irrationnelle : la connaissance d'une douzaine de règles au maximum suffira pour transformer l'orthographe normale d'un mot latin en une transcription phonématique qui corresponde aux exigences du protoroman, mais pour lire correctement les formes orthographiques d'une vingtaine d'idiomes romans, il faut connaître au moins une centaine de règles de prononciation qui ne sont pas toujours faciles. Pour être sincère, j'ai l'impression que les adhérents du protoroman ont un tic ou au moins une aversion profonde contre le latin, parce qu'ils veulent d'une part éviter à tout prix les formes latines normales en les remplaçant par des transcriptions phonématiques au fond inutiles, et d'autre part maintenir toutes les formes romanes dans la graphie originelle, même si cette forme est difficile à lire correctement. Mais, au fond, on ne peut pas argumenter contre une idée fixe...

Je me sens toutefois obligé de donner ici un conseil pratique qui rendra peut-être le DÉRom plus accessible pour les spécialistes d'autres disciplines. Tout romaniste peut translittérer les indications protoromanes dans l'orthographe latine normale, et les latinistes aussi peuvent le faire, quoiqu'avec une mine de refus et même de répulsion à cause d'une folie réitérée des romanistes – mais que se passe-t-il avec les spécialistes de la littérature comparée, avec les germanistes, avec les anglicistes ou les slavistes ? Je doute que le DÉRom dans sa forme actuelle soit utilisable pour eux, et je rappelle aux romanistes la difficulté qu'ils ont avec les caractères cyrilliques de certaines langues slaves ou avec des dénominations comme *vieux slavon*, *ancien bulgare* ou *ruthène catholique*. Même le spécialiste en littératures romanes veut s'informer sur la destinée du verbe latin *facere* dans les langues romanes, et il veut trouver l'information recherchée au premier coup d'œil, sans devoir passer par des phases spéculatives protoromanes qui aboutissent à un */ϕak-e-/ reconstruit et incertain. En fin de compte, le choix de la forme latine comme lemme serait un service d'assistance pour nos collègues d'autres spécialités, et ce serait aussi une marque de complaisance pour les nombreux romanistes qui ne sont pas

d'accord avec la théorie du protoroman et qui éprouvent une aversion insurmontable contre les reconstructions qui suivent cette théorie.

Mais à mon avis, on pourrait préserver la paix entre les deux opinions divergentes, c'est-à-dire les études latines et romanes traditionnelles et les approches protoromanes. À parler franchement, qu'est-ce qui empêche d'élever la forme latine à la fonction de lemme, suivi d'une reconstruction selon les principes protoromans ? Par exemple : *faba* > */'ϕaβ-a/ > formes romanes (cf. Reinhardt 2012 in DÉRom s.v. */'ϕaβ-a/), *facere* > */'ϕak-e-/ > formes romanes, *fames* > */'ϕam-/ > formes romanes (cf. Buchi et al. 2012/2013 in DÉRom s.v. */'ϕamen). Cette présentation devrait sembler correcte même aux yeux d'un disciple convaincu du concept du protoroman : la forme latine en italique est l'interprétation de la prononciation du premier siècle avant Jésus-Christ à l'aide de l'orthographe latine, la transcription protoromane entre barres obliques est la tentative de s'approcher, moyennant une transcription phonématique, de la prononciation du sixième siècle après Jésus-Christ, qui précède les langues romanes *in statu nascendi*. Bien entendu, la deuxième forme provient historiquement de la première, et les formes romanes remontent directement au latin parlé (ou, si l'on veut, au protoroman) du sixième siècle après Jésus-Christ et seulement indirectement au latin parlé du premier siècle avant Jésus-Christ. Il est vrai que la consultation du dictionnaire par corrélats latins, déjà fonctionnelle sur le site du DÉRom, constitue un premier pas vers la solution recommandée.

Naturellement, le latin parlé de l'Antiquité tardive offrait – comme toutes les langues – diverses couches diastratiques, diaphasiques et diatopiques, et quelquefois la reconstruction qui part des langues romanes nous offre des formes que nous connaissons déjà à partir des documents écrits, comme *pessica* au lieu de *persica* ou *castinea* au lieu de *castanea* ou *castania* ; quelquefois la variante qui existait certainement en latin parlé n'est pas attestée sous forme écrite, comme **agurare* au lieu de *augurare* – c'est un pur hasard, parce que la prononciation populaire ne trouve pas toujours son écho dans une attestation écrite, et dans ces cas-là, la reconstruction nous aide à enregistrer les formes qui n'ont pas accédé à une notation écrite. D'autres mots du type *augurare*/**agurare* sont très bien attestés dans les documents écrits, comme *auscultare*/**ascultare* (cf. Schmidt/Schweickard 2010–2013 in DÉRom s.v. */as'kult-a-/) ou *augustus*/**agustus* (cf. Celac 2009–2012 in DÉRom s.v. */a'gust-u/).

Les langues romanes partent du latin parlé dans l'Antiquité tardive, et étant donné que nous n'avons pas d'enregistrements linguistiques de cette langue, nous devons la reconstruire à travers les attestations que l'on relève dans les textes latins influencés par la manière de parler quotidienne et relâchée, à travers les emprunts dans d'autres langues comme le grec ou les idiomes germa-

niques *in statu nascendi*, et finalement à travers la reconstruction romane. Toutes ces méthodes nous offrent seulement une ombre, une silhouette du latin parlé de cette époque, et nous devons de toute façon utiliser tout moyen pour rendre l'image de la langue la plus claire possible : il serait vraiment inexcusable de favoriser une seule voie d'accès au détriment d'autres possibilités de connaissance.

D'une manière ou d'une autre, les auteurs du DÉRom sont jaloux des linguistes qui doivent employer une seule méthode, la méthode de la reconstruction, naturellement faute de mieux, parce qu'ils n'ont pas d'autre possibilité en raison de l'absence d'autres matériaux. En ce qui concerne la littérature secondaire relative à la grammaire comparée-reconstruction, les indications d'Éva Buchi et de Wolfgang Schweickard sont plutôt restreintes. En premier lieu, il s'agit d'un manuel destiné aux débutants dans les études indo-européennes, publié par le phonéticien anglais Anthony Fox, *Linguistic Reconstruction* (Fox 1995). Ici, je rejoins complètement Alberto Varvaro, qui a critiqué âprement ce choix : le livre d'Anthony Fox s'applique à juste titre aux phases préhistoriques d'une langue où manquent toutes les autres voies d'accès exception faite de la reconstruction, mais « l'etimologia romanza riguarda una fase pienamente storica e dispone di ampia documentazione » (Varvaro 2011b, 625). Dans le domaine du latin et des langues romanes, la restriction à la seule reconstruction comparative me semble offrir l'image d'un régime alimentaire restrictif dont le but serait d'éviter l'augmentation de poids, une espèce d'anorexie pathologique : le protoroman est abstrait et par conséquent moins compliqué et plus accessible que le latin vulgaire, qui est différencié en couches temporelles, sociales et géographiques. J'ai l'impression qu'on préfère un protoroman abstrait, amaigri et décharné au latin vulgaire plein de vie, abondant et de temps à autre irrégulier, comme toute langue réelle. Je suis tenté de formuler, en référence à Shakespeare : *Let me have languages about me that are fat.*

Bibliographie

- Battisti, Carlo, *Avviamento allo studio del latino volgare*, Bari, Leonardo da Vinci, 1949.
- Bork, Hans Dieter, *Materialien, Aufgaben und Hilfsmittel für den Anfängerunterricht im Altfranzösischen*, Cologne, Romanisches Seminar, 1973.
- Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang, *Sept malentendus dans la perception du DÉRom par Alberto Vârvaro*, RLiR 75 (2011), 305–312 (= 2011a).
- , *Ce qui oppose vraiment deux conceptions de l'étymologie romane. Réponse à Alberto Vârvaro et contribution à un débat méthodologique en cours*, RLiR 75 (2011), 628–635 (= 2011b).

- Bassols de Climent, Mariano, *Fonetica latina*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, ⁸1992 (¹1962).
- Díaz y Díaz, Manuel C., *Antología del latín vulgar*, Madrid, Gredos, ²1962 (¹1950).
- Diehl, Ernst, *Vulgärlateinische Inschriften*, Bonn, Marcus & Weber, 1910.
- Ernout, Alfred/Meillet, Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, ⁵1985 (¹1932).
- Fox, Anthony, *Linguistic Reconstruction. An Introduction to Theory and Method*, Oxford, Oxford University Press, 1995.
- Gromat. = Lachmann, Carolus (ed.), *Gromatici veteres*, Rome, Bardi, 1848.
- Iliescu, Maria/Slusanski, Dan, *Du latin aux langues romanes. Choix de textes traduits et commentés (du II^e siècle avant J. C. jusqu'au X^e siècle après J. C.)*, Wilhelmsfeld, Egert 1991.
- Kramer, Johannes, *Literarische Quellen zur Aussprache des Vulgärlateins*, Meisenheim, Hain, 1976.
- , *Vulgärlateinische Alltagsdokumente auf Papyri, Ostraka, Täfelchen und Inschriften*, Berlin/New York, De Gruyter, 2007.
- , *Gibt es leichte und schwere Schulsprachen ?*, *Zeitschrift für Romanische Sprachen und ihre Didaktik* 4 (2010), 105–119.
- Pisani, Vittore, *Testi latini arcaici e volgari : con commento glottologico*, Turin, Rosenberg & Sellier ³1975 (¹1950).
- Rohlf's, Gerhard, *Sermo vulgaris Latinus. Vulgärlateinisches Lesebuch*, Tübingen, Niemeyer, ²1956 (¹1951).
- Thumb, Albert, *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, Strasbourg, Trübner, 1910.
- Várvaro, Alberto, *Il DÉRom : un nuovo REW ?*, *RLiR* 75 (2011), 297–304 (= 2011a).
- , *La « rupture épistémologique » del DÉRom. Ancora sul metodo dell'etimologia romanza*, *RLiR* 75 (2011), 623–627 (= 2011b).
- Windisch, Rudolf, *Eugenio Coseriu und das « sogenannte Vulgärlatein »*, *Anuar de lingvistică și istorie literară* 51 (2012), 415–422.